

# **Géographie humaine**

---



SOUS LA DIRECTION DE  
JEAN-PAUL CHARVET ET MICHEL SIVIGNON

FRANCIS BEAUCIRE, FRANÇOIS BOST, GUY DI MÉO,  
ANNE-LISE HUMAIN-LAMOURE, ANTOINE LAPORTE,  
MONIQUE POULOT, GÉRARD SALEM, PIERRE ZEMBRI

# Géographie humaine

---

Mondialisation, inégalités sociales  
et enjeux environnementaux

*4<sup>e</sup> édition*

**ARMAND COLIN**

Illustration de couverture : Bidonville brésilien se reflétant dans les fenêtres d'un nouveau bâtiment commercial à Rio de Janeiro © Donatas Dabravolskas/Adobe Stock.

Maquette de couverture : L'Agence libre

Mise en pages : Nord Compo

**Un glossaire des notions-clés et des bibliographies complémentaires  
sont disponibles sur le site  
[www.armand-colin.com](http://www.armand-colin.com)**

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1<sup>er</sup> juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Armand Colin, 2011, 2016, 2020

Armand Colin est une marque de

Dunod Éditeur, 11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

ISBN 978-2-200-62807-9

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2<sup>o</sup> et 3<sup>o</sup> a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# Les auteurs

FRANCIS BEAUCIRE est professeur émérite à l'université Paris I-Panthéon-Sorbonne (*chapitre 10*).

FRANÇOIS BOST est professeur à l'université de Reims-Champagne-Ardenne (*chapitre 8*).

JEAN-PAUL CHARVET est professeur émérite à l'université Paris Ouest-Nanterre-La Défense (*chapitre 7*).

GUY DI MÉO est professeur émérite à l'université Bordeaux Montaigne (*chapitre 5*).

ANNE-LISE HUMAIN-LAMOURE est maître de conférences à l'université de Paris Est-Créteil (*chapitre 6*).

ANTOINE LAPORTE est maître de conférences à l'École Normale Supérieure de Lyon (*chapitre 6*).

MONIQUE POULOT est professeure à l'université Paris Ouest-Nanterre-La Défense (*chapitre 10*).

GÉRARD SALEM est professeur à l'université Paris Ouest-Nanterre-La Défense (*chapitre 3*).

MICHEL SIVIGNON est professeur honoraire à l'université Paris Ouest-Nanterre-La Défense (*chapitres 1, 2, 4*).

PIERRE ZEMBRI est professeur à l'université Paris Est-Marne-la-Vallée (*chapitre 9*).



# Avant-propos

NOTRE PLANÈTE change et la géographie, science sociale, change également dans ses centres d'intérêt comme dans ses méthodes d'analyse. Elle n'en demeure pas moins toujours très utile pour participer à l'analyse des évolutions du monde contemporain.

Avec la révolution médiatique, l'information se trouve désormais diffusée partout dans le monde et en temps réel. Les avancées de la médecine ou celles de différentes techniques, mises au point dans un pays, franchissent très vite toutes les frontières. Tel habitant de l'Afrique sahélienne peut voir sur son écran comment fonctionnent un hôpital ou une école en Europe, ce qui peut le conduire à envisager d'émigrer. Telle usine d'automobiles doit fermer en Europe parce qu'elle ne peut lutter contre une concurrence venue de l'autre bout du monde. De nouveaux modes d'alimentation se diffusent, en particulier dans les villes, qui regroupent des populations de plus en plus nombreuses. La lutte contre la mondialisation elle-même se mondialise.

L'analyse de l'ensemble de ces transformations passe nécessairement par celle de faits précis et concrets, qu'il s'agisse des évolutions démographiques et du peuplement, de la géographie de la santé ou de celles de la pauvreté et de la richesse, des évolutions des relations entre urbains et ruraux, de la redistribution des activités économiques à l'échelle de la planète, des évolutions considérables des transports ou de la volonté d'agir sur les territoires grâce à leur aménagement.

L'optimisme reposant sur une croissance indéfinie se trouve aujourd'hui freiné par de nombreuses constatations, qu'il s'agisse de la progression des étalements urbains au détriment de terres agricoles liée à la croissance des métropoles, de développements touristiques conduisant à une véritable saturation de sites renommés, ou des atteintes multiples portées à l'environnement dans de nombreux domaines. Émerge ainsi pour la première fois dans l'histoire de la planète la question de la durabilité des modes de croissance économique. L'humanité, de plus en plus consciente du caractère limité de bien des ressources, dont celles en terres agricoles et en eau, commence à craindre pour son devenir. Dans ce contexte, les changements climatiques constituent une sonnette d'alarme. Plusieurs études parues en 2019 soulignent qu'avec l'accentuation des changements climatiques, les risques de voir les « greniers du monde » (les principales régions productrices de grains de la planète) être *simultanément* impactées par de mauvaises récoltes s'accroissent avec un possible retour des « émeutes de la faim » de 2007-2008.

La rédaction de cet ouvrage repose sur la conviction que la géographie est à même d'éclairer de façon originale et utile les grands problèmes du monde actuel. Le sous-titre retenu, « Mondialisation, inégalités sociales et enjeux environnementaux », fait référence à des interrogations majeures du monde d'aujourd'hui, en les abordant sous le regard qui est celui de la géographie humaine.

Pour nous, la géographie humaine, au sens classique, englobe aussi bien la géographie économique, la géographie sociale que la géographie culturelle. Son concept fédérateur est celui des modalités de *l'organisation de l'espace* et de ses manifestations à différentes échelles géographiques par les sociétés humaines.

Les approches de géographie humaine et de géographie physique demeurent complémentaires, même si l'accent n'est pas mis sur les mêmes facteurs explicatifs. Lorsqu'on se place du point de vue de la géographie physique, on prend en compte les résultats de l'action de l'homme comme un des éléments parmi d'autres dans l'explication de l'évolution des milieux physiques de notre planète. Par exemple, l'étude des formations végétales du Bassin méditerranéen par un spécialiste de géographie physique tient nécessairement compte du fait que les activités agricoles modifient ces formations végétales depuis au moins huit millénaires.

En revanche, lorsqu'on se place du point de vue de la géographie humaine, on prend en compte l'influence du milieu physique comme un des éléments parmi d'autres dans l'explication des formes d'aménagement de la planète par les sociétés humaines. Par exemple, l'étude de la mise en valeur agricole du même Bassin méditerranéen par un spécialiste de géographie humaine le conduira à examiner le poids des contraintes climatiques et écologiques dans la répartition des diverses productions agricoles et à confronter ce poids avec d'autres facteurs sociaux et économiques.

La démarche du géographe se fonde au départ sur une curiosité pour un environnement qui appartient à tous les hommes depuis leur enfance. Il existe une géographie spontanée où se logent les souvenirs des lieux où nous avons vécu. C'est sur ce fondement que sont nés le souci de se situer, celui de savoir ce qui se passe au-delà de notre horizon familial et finalement de connaître les bornes de la Terre. On est passé de cette façon de l'expérience sensible à la connaissance scientifique.

Traiter de tout un ensemble de grandes questions suppose que les principaux termes du vocabulaire géographique tels ceux de milieu ou d'environnement, ceux d'espace, de territoire, de région ou ceux de contraintes ou de ressources soient définis avec une précision suffisante afin de pouvoir être employés à bon escient dans les analyses.

C'est à quoi s'emploient les **deux premiers chapitres** de cet ouvrage, le premier intitulé « La géographie spontanée, le paysage et la carte » et le deuxième, « Les notions centrales de la géographie ». Ils définissent et éclaircissent les concepts de base, ceux qui reviennent sans cesse sous la plume des géographes et fondent l'originalité de leur approche. Très souvent, milieu, espace, région, paysage, territoire, peuvent apparaître comme à peu près équivalents et interchangeables, commodes pour varier le vocabulaire. Pour éviter ce travers, ces termes très communs doivent être définis en eux-mêmes et aussi les uns par rapport aux autres. Pour comprendre ces termes, il faut les situer dans l'évolution historique de la géographie, dans son épistémologie. Sans oublier que cette histoire n'est pas close sur elle-même : voici aujourd'hui que la géographie s'efforce de donner une lecture de l'art ou de textes littéraires.

Le **troisième chapitre** « Peuplement et santé, étude géographique » est consacré à la géographie de la population et du peuplement ainsi qu'à la géographie de la santé. Les indicateurs de population et de santé figurent, aux différentes échelles géographiques, parmi les indicateurs les plus synthétiques d'analyse de l'organisation de l'espace et des territoires par les sociétés humaines, qu'ils concernent la transition



démographique, les taux de fécondité ou les espérances de vie. Ces indicateurs apparaissent également révélateurs des inégalités sociales et des mobilités des populations. Comme la plupart des thèmes analysés dans les chapitres suivants, ils amènent à poser des problèmes très concrets d'aménagement du territoire et d'agencement territorial optimal des services auxquels peuvent s'adresser les populations.

Le **quatrième chapitre** traite du fractionnement du monde en aires culturelles et entités politiques. Comment ne pas être frappé, au moment où les échanges de toute sorte apparaissent de plus en plus mondialisés, au moment où les menaces qui pèsent sur les équilibres écologiques s'exercent de plus en plus à un niveau global, et en tout cas très souvent transfrontalier, de la fragmentation politique très marquée du monde dans lequel nous vivons ?

Dans le même temps où l'on assiste à la construction d'entités politiques plus vastes telle l'Union européenne, on ne peut que constater la réémergence dans différentes parties du globe de luttes et de conflits de nature tribale. La mosaïque culturelle du monde repose principalement sur celle des religions et sur celle des langues. Elles servent elles-mêmes de support aux morcellements politiques. Or États et nations ont souvent du mal à coïncider comme on peut le constater en ex-Yougoslavie, en Asie centrale ex-soviétique, au Proche-Orient ou dans le Sahel africain. Il y a là un vaste champ pour des analyses géographiques, ce que traduit la complexité des cartes que l'on peut dresser. Bien des populations se trouvent confrontées à un enjeu territorial de base : vivre ensemble sur un même territoire ou se séparer ?

Le **cinquième chapitre**, « Richesse, pauvreté, inégalités : esquisse d'une géographie sociale du monde », souligne la répartition très inégale des richesses de tous ordres entre les hommes, de l'échelle mondiale à l'échelle régionale ou locale. Richesse et pauvreté permettent ainsi de qualifier des espaces géographiques plus ou moins étendus. Il s'agit plus précisément de voir ce que nous apportent les analyses de la répartition et des formes spatiales prises par la richesse et la pauvreté sur les sociétés qui les produisent. Alors que le rôle des fatalités « naturelles » doit être très fortement relativisé, les analyses conduites par les géographes apportent d'utiles éléments de réflexion à une question fondamentale : pourquoi des riches ici et pourquoi des pauvres là ? Deux échelles géographiques ont été privilégiées : l'échelle locale ou micro-régionale, qui est donc celle d'une géographie sociale, et celle d'aires beaucoup plus étendues, qui permet de passer à une géographie du développement.

Dans le **sixième chapitre**, « Villes et enjeux de développement durable » sont abordées les configurations spatiales des villes à différentes échelles, sous l'angle particulier de leur durabilité : les espaces urbains étant souvent perçus comme les espaces où l'artificialisation de l'environnement est la plus intense. Les bâtiments sont aujourd'hui plus économes en énergie, mais ils sont toujours plus nombreux. Cet impact est toutefois différencié selon la gouvernance, la démographie et l'organisation économique et sociale des villes. L'essor des régions urbaines et des archipels métropolitains, l'étalement et l'omniprésence de l'urbain, amènent à poser aujourd'hui la question d'une réinvention de la ville et celle des relations entre division sociale et division fonctionnelle à l'intérieur des villes.

Le **septième chapitre** est consacré aux agricultures et espaces ruraux aujourd'hui placés entre mondialisation et développement durable. Alors que le nombre de personnes en situation de sous-alimentation chronique est reparti depuis 2015

à la hausse sur notre planète, les priorités ne sont pas les mêmes selon les échelles géographiques auxquelles on se place. À l'échelle de la planète entière, la nécessité d'accroître toujours davantage – quantitativement – la production agricole, demeure une obligation et un enjeu majeur alors que localement les augmentations de l'offre ne proviennent plus désormais pour l'essentiel que d'un accroissement des rendements par hectare, ce qui ne manque pas de poser de redoutables problèmes de gestion de l'environnement, en particulier de gestion des sols et de l'eau. Parallèlement, les énormes écarts de productivité par unité de main-d'œuvre qui existent, et qui ne font que se creuser, posent la question, sur laquelle butent depuis deux décennies les négociations de l'OMC, de la mise en compétition d'agriculteurs et d'espaces agricoles aux capacités productives très contrastées. À l'échelle des pays riches et plus particulièrement de l'Union européenne, l'objectif premier n'est plus pour certains d'augmenter toujours davantage la production sur le plan quantitatif, mais plutôt de l'améliorer sur le plan qualitatif, en s'appuyant entre autres sur l'agroécologie et sur la mise en valeur de terroirs liés à des appellations d'origine intégrant pleinement leurs dimensions historiques. Les liens établis entre une production agricole donnée et un territoire particulier relèvent pleinement d'analyses géohistoriques. À l'échelle mondiale, les campagnes des pays riches et celles des pays pauvres se trouvent confrontées à des problèmes et enjeux profondément différents alors qu'à l'intérieur même de ces deux grands ensembles, les contrastes apparaissent de plus en plus marqués. Malgré ces contrastes, les agricultures de la planète se trouvent toutes concernées par les changements climatiques dont elles sont à la fois pour partie responsables et de plus en plus victimes.

Le **huitième chapitre** « Activités économiques, entreprises et territoires à l'épreuve de la mondialisation » analyse de manière renouvelée les relations étroites et complexes entre activités économiques, entreprises et territoires. Les logiques de localisation, d'implantation et de mobilité (délocalisations, relocalisations, etc.) ont considérablement évolué avec la mondialisation de l'économie, tout particulièrement depuis le milieu des années 1980. Face à une économie de plus en plus ouverte aux échanges, les entreprises doivent non seulement se projeter à de nouveaux niveaux d'échelles (continentaux, voire planétaires) pour gagner de nouvelles parts de marchés, mais aussi composer à l'autre extrémité avec la diversité des territoires situés aux échelles fines, là où se trouvent précisément les savoir-faire, les compétences et les conditions nouvelles de leur réussite face à une concurrence de plus en plus exacerbée. Cette double inscription dans le « global » et le « local » constitue la grande caractéristique des stratégies spatiales des entreprises confrontées aux effets de la mondialisation contemporaine de l'économie. Activités économiques et entreprises se sont réorganisées en conséquence, au même titre que de nombreux territoires (métropoles, parcs technologiques et scientifiques, zones franches industrielles et de services, etc.), tant dans les pays industrialisés, les pays émergents que dans de nombreux autres pays en développement rapide, qui ont renforcé leur attractivité et leur compétitivité pour les accueillir au mieux.

Le **neuvième chapitre** « Transports et mobilités, quelles limites ? » souligne le rôle toujours plus important des transports dans les activités économiques comme dans la vie de tous les jours : tout blocage de réseau remet en cause le fonctionnement habituel d'un territoire. Dans ce chapitre sont abordés les effets d'une mobilité croissante des hommes, des marchandises et des informations. Sur une période historique finalement très réduite, les évolutions des performances des réseaux de transport ont été

considérables de même que celles des articulations intermodales et des chaînes intermodales entre réseaux. Dans ce contexte sont analysées les interrelations multiples et les contraintes qui existent entre réseaux de transport et territoires. Ces articulations deviennent aujourd'hui aussi importantes que les réseaux eux-mêmes. Les chaînes multimodales de transport jouent un rôle de plus en plus important dans le fonctionnement des systèmes productifs et dans l'aménagement du territoire. Toutefois, du fait de concurrences accrues et de la multiplication d'offres de transport à bas et très bas prix, des problèmes de congestion et de saturation se posent de plus en plus.

Le **dixième et dernier chapitre** « Les aménagements du territoire » sert en quelque sorte de conclusion à l'ensemble de l'ouvrage. Il illustre les voies multiples, anciennes ou beaucoup plus récentes, du passage de la réflexion géographique sur les territoires à l'action sur les territoires. Les formes d'aménagement de l'espace géographique par les sociétés humaines apparaissent aussi nombreuses que variées. Elles sont repérables à toutes les échelles géographiques, depuis l'échelle locale jusqu'à celle des aménagements de grande envergure qui traduisent les interventions programmées des pouvoirs publics pour protéger un espace, pour le mettre en valeur ou pour relier entre eux des hommes et des espaces grâce à des infrastructures organisées en réseaux. De plus en plus, les aménagements globaux deviennent privilégiés par rapport aux aménagements sectoriels. Qu'il s'agisse d'aménagement urbain ou d'aménagement rural, schémas et zonages constituent des outils privilégiés de l'aménagement. Les évolutions de l'aménagement rural en France au cours des dernières décennies traduisent de façon tout à fait significative les réorientations survenues dans le domaine de l'aménagement en fonction des évolutions des attentes de la société globale. Jusque dans les années 1970, on a surtout attendu des campagnes qu'elles produisent toujours davantage de nourriture : pendant longtemps l'aménagement rural a été essentiellement fondé sur le développement de la production agricole. En revanche, depuis les années 1980, et encore davantage depuis les années 1990, la société globale adresse moins une demande quantitative qu'une demande qualitative à l'agriculture. À cette demande de qualité s'ajoutent d'autres attentes portant sur la gestion de l'environnement et des territoires ou sur la fourniture d'aménités. D'où la mutation d'un aménagement rural essentiellement axé sur le développement agricole vers un aménagement rural multiforme, promoteur de développement durable et gestionnaire des patrimoines naturels et culturels nombreux dans les campagnes françaises.

Avec les évolutions des politiques d'aménagement, nous retrouvons au cœur de la problématique des relations – changeantes – qui se tissent entre les sociétés humaines et leurs territoires, relations qui sont fondées, pour reprendre la formulation de Philippe Pinchemel, à la fois sur des relations « *verticales* » (les relations à l'environnement) et sur des relations « *horizontales* » (les relations aux autres pôles et territoires, proches ou plus éloignés).

Si le plan d'ensemble retenu pour cet ouvrage est un plan largement thématique, les interrelations entre les thèmes analysés sont multiples. Elles apparaîtront aisément au lecteur sans qu'il ait été à chaque fois nécessaire d'y insister longuement.



## Chapitre 1

# La géographie spontanée, le paysage et la carte

LA GÉOGRAPHIE CORRESPOND-ELLE À UNE NÉCESSITÉ ? Non pas à une nécessité scolaire, mais à une nécessité pour « être humains sur la Terre ». Notre vie, c'est la pratique d'un espace donné dans un temps donné. Notre condition, c'est de parcourir un bout d'espace dans un bout de temps [DARDEL, 1952].

On peut vivre sans se soucier de géographie. On a même dit que les Français ignoraient la géographie et que c'était un trait du caractère national. Ne pas se soucier de la géographie, c'est penser que tous les lieux se valent, c'est s'en remettre à d'autres pour se laisser guider, comme le personnage de Tolstoï qui proclame : « Pourquoi apprendre le nom des villes et des chemins ? Le cocher saura bien te conduire où tu veux. » Point de vue d'un riche propriétaire terrien, pour qui le souci de la route est affaire de valets et qui peut se glorifier de sa propre ignorance.

Accéder au savoir sur l'espace qui nous entoure nous garantit en revanche une certaine maîtrise de notre propre destinée. Allons plus loin : cet accès de tous au savoir géographique est un des éléments constitutifs de la démocratie. Quand un régime dictatorial s'installe dans un pays, il interdit le libre usage des cartes à grande échelle. La liste des pays où on peut librement se procurer des cartes correspond à la liste des pays démocratiques. Pour accéder au savoir géographique, le géographe utilise un certain nombre d'outils. On se limitera ici à trois d'entre eux.

Le premier est la perception directe de ce qui nous entoure, de notre environnement par le biais de nos sens. Cette perception directe nous permet de construire une géographie spontanée. Cette même perception par les sens nous permet ensuite d'accéder à un objet construit, un outil plus élaboré, le paysage, pour accéder à cette écriture et dessin de la Terre qui est la géographie même et qui procède du travail des hommes. Une étape encore et c'est la fabrication d'un autre outil, la carte, qui est une mise en ordre du monde à partir d'une grille de représentation et d'une échelle. La carte est le résultat d'une abstraction du réel perçu.

### Les grandes étapes des études géographiques sur les savoirs populaires, les paysages, la carte

Le souci d'une étude géographique des savoirs populaires, des géographies vernaculaires ou des ethno-géographies, est tout à fait nouveau. Il procède des orientations des géographes vers les cultures d'autres sociétés et en particulier des sociétés sans écriture [COLLIGNON, 1996 ; BONNEMAISON, 2000]. Mais il conduit aussi à l'analyse des savoirs populaires géographiques de notre propre société. Il démontre que derrière la géographie scientifique se cache une géographie spontanée. Mais cette spontanéité n'est pas un vide, elle est le produit d'émotions reçues.

L'étude du paysage est en revanche pour le géographe une préoccupation ancienne [DION, 1934]. L'étude du paysage comme fondement de la géographie a été contestée par des géographes qui lui ont dénié tout caractère scientifique : le paysage serait seulement une apparence. Toutefois la préoccupation du paysage est revenue en force avec deux directions de recherche principales. La première est proche de la géographie culturelle. Les sociétés ne se comportent pas toutes de la même façon vis-à-vis de leur propre paysage. À travers le paysage, on perçoit leur rapport à la nature [BERQUE, 1996].

La seconde orientation est beaucoup plus pratique. Des agronomes [DEFFONTAINES, 1998] montrent comment l'analyse des paysages permet de comprendre les pratiques des agriculteurs qui sont de grands fabricants de paysage. Ces études sont très utiles pour diagnostiquer les évolutions des paysages : progression ou dégradation.

En cartographie, la grande découverte récente est l'informatisation des données, et la possibilité, grâce à des logiciels appropriés, de multiplier les cartes thématiques. L'autre grande révolution, en matière de représentation cartographique, est le recours à l'image satellitaire. On est encore loin d'avoir exploité la multitude des données fournies par les images, aussi bien pour notre environnement propre que pour la connaissance des contrées les plus lointaines.

## L'expérience sensible

### Faire de la géographie sans le savoir

La géographie est une connaissance de type scientifique. Mais en amont de cette géographie savante ou scientifique, la géographie est aussi une opération individuelle. Tous les hommes se bâtissent chacun pour son compte une géographie et chacun des hommes est, dans une certaine mesure, construit par elle. Cette géographie première, spontanée ou naïve, ou innocente, nous renvoie à notre enfance.

Dans un ouvrage autobiographique, Andreï Makine, écrivain russe de langue française, nous explique qu'il est né dans un petit village de la taïga sibérienne arrosé par un ruisseau qui n'avait même pas de nom particulier, que ce ruisseau se jetait à la sortie du village dans une rivière plus ample qui coulait entre les troncs des arbres

innombrables, puis se jetait dans un énorme fleuve, le fleuve Amour, dont le professeur de géographie montrait du doigt le tracé, « sur un globe poussiéreux », sorti du placard pour la circonstance.

« Et les habitations humaines se disposaient dans notre microcosme naïf, toujours selon cette configuration à trois niveaux. Notre village, Svetlaïa, sur la rivière ; un chef-lieu, Kajdaï, plus en aval, à dix kilomètres du village, et enfin, sur le grand fleuve, la seule vraie ville, Nerloug, avec son magasin où l'on pouvait acheter même de la limonade en bouteilles. »

Andreï Makine, *Au temps du fleuve Amour*, Éditions du Félin, 1994.

Ce texte évoque la découverte du monde par un jeune enfant d'un village de la Sibérie orientale. Mais il décrit aussi une mise en ordre du monde, dans un « microcosme naïf », qui est une première opération intellectuelle pour comprendre où on se situe et par rapport à quoi. La première manière de se situer, dans un milieu naturel contraignant et sans doute oppressant comme la grande forêt sibérienne, consiste pour lui à se raccorder au réseau hydrographique, avec sa hiérarchie, depuis le ruisseau jusqu'au grand fleuve. L'idée du cours d'eau proche, familier, qui vient en nourrir un plus puissant et plus lointain sert ensuite de référence pour imaginer l'ordre qui régit aussi selon une hiérarchie comparable les établissements des hommes depuis le village jusqu'à la ville. De l'image ramifiée du réseau hydrographique surgit par analogie une sorte de principe de classement de toutes les observations de l'enfant. Même s'il s'agit d'une vision enfantine, c'est un essai pour disposer les observations « en un monde cohérent », ce qui est aussi le propre de la réflexion géographique. L'expérience géographique est une expérience première et l'enfant fait, comme tout un chacun, de la géographie sans le savoir.

Ce texte présente également l'idée de la différence entre le domaine de l'expérience sensible et le domaine de la science. L'enfant est allé jusqu'aux rives du fleuve Amour, mais non pas jusqu'à l'embouchure de ce dernier. Il est allé jusqu'à la ville de Nerloug, mais pas au-delà, jusqu'à Vladivostok, le grand port sur l'océan Pacifique. Il a une expérience personnelle, mais celle-ci est nécessairement limitée. Elle est limitée par le hasard qui l'a fait naître dans un lieu de la Sibérie orientale où la forêt couvre d'énormes surfaces, où les hommes sont rares et où il n'est guère de grande ville. Elle est aussi limitée du fait de son âge. Ordinairement, l'espace vécu de l'enfant s'élargit à mesure que passent les années et que s'accumulent les expériences.

Pour savoir ce qui se passe au-delà des limites de son espace connu, enregistré par l'expérience sensible, il lui faut faire confiance aux livres, aux cartes, à la mappemonde poussiéreuse du professeur de géographie, et à ses leçons où on apprend le nom de la capitale et les pays avoisinants. Cette dernière contient et ordonne le savoir géographique accumulé par d'autres, depuis longtemps. Il n'y a pas de géographie qui vaille sans expérience sensible. Cette expérience sensible est d'abord une découverte du monde qui nous entoure, des paysages au sein desquels nous nous mouvons, paysages composés d'images, mais aussi de sons et d'odeurs. Ces images, ces sons, ces odeurs sont ressentis en fonction de nos dispositions personnelles, de notre propre histoire et nous pouvons les restituer dans un journal intime, dans un poème ou dans un récit. Cet ensemble d'impressions constitue notre espace vécu, notre espace perçu, notre

espace reçu. Dans notre expérience, le lieu et le temps sont indissolublement liés. Tout ce que nous avons vécu a été vécu dans des lieux donnés, précis, repérables, susceptibles d'être inscrits sur une carte. Et tous les lieux que nous avons fréquentés correspondent à des moments de notre vie, repérables eux aussi sur un annuaire ou un calendrier.

Toutefois, il y a une différence entre ce que nous avons réellement vécu et ce qui en reste dans notre imagination, entre l'espace de l'action et l'espace du souvenir. À côté des lieux et des temps dont nous gardons la mémoire, il y a aussi des lieux et des temps que nous avons oubliés, volontairement ou non. La mémoire fonctionne de façon plus compliquée encore : il existe des moments dont nous gardons le souvenir, sans pouvoir nous rappeler où nous les avons vécus et des lieux dont nous gardons le souvenir sans nous rappeler ce que nous avons bien pu y faire ni quand nous les avons fréquentés. Cette mémoire imparfaite des moments et des lieux contribue à fonder notre personnalité, mais aussi à peser sur nos comportements d'aujourd'hui. Nous nous déplaçons dans le monde, nous observons le monde, nous construisons le monde en nous appuyant sur la perception que nous conservons de ce que nous avons déjà vécu. Ce vécu est en quelque sorte un matériau brut qu'il faut ensuite ordonner en connaissance. Il n'est pas en lui-même de la géographie, qui est une démarche à caractère scientifique, mais il est analysable d'un point de vue géographique.

## L'espace vécu

### *La géographie du jeune Chateaubriand*

On peut dresser une carte où sont mentionnés les lieux que nous avons visités, les itinéraires que nous avons suivis. Leur somme constitue notre espace vécu. Cette expression a été employée pour la première fois par Armand Frémont en 1976. On peut se rendre compte à cette occasion que les cartes de notre espace vécu sont bien différentes, selon les âges, selon les lieux et selon les conditions sociales.

L'horizon limité d'un jeune gentilhomme comme René de Chateaubriand, au château de Combourg dans la Bretagne de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, est décrit dans les *Mémoires d'outre-tombe* :

« Dans tout le cours de l'année aucun étranger ne se présentait au château, hormis quelques gentilshommes, le marquis de Monlouet, le comte de Goyon-Beaufort, qui demandaient l'hospitalité en allant plaider au Parlement. Ils arrivaient l'hiver, à cheval, pistolets aux arçons, couteau de chasse au côté, et suivis d'un valet également à cheval, ayant en croupe un gros portemanteau de livrée. Mon père, toujours très cérémonieux, les recevait tête nue sur le perron, au milieu de la pluie et du vent. Les campagnards introduits racontaient leurs guerres de Hanovre, les affaires de leur famille et l'histoire de leurs procès. [...] Le lendemain matin, lorsque je descendais dans la grand'salle, et qu'à travers les fenêtres je regardais la campagne inondée ou couverte de frimas, je n'apercevais que deux ou trois voyageurs, sur la chaussée solitaire de l'étang : c'étaient nos hôtes chevauchant vers Rennes. Ces étrangers ne connaissaient pas beaucoup les choses de la vie ; cependant notre vue



s'étendait par eux à quelques lieues au-delà de l'horizon de nos bois. Aussitôt qu'ils étaient partis, nous étions réduits, les jours ouvrables au tête-à-tête de famille, le dimanche à la société des bourgeois du village et des gentils-hommes voisins. »

François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, 1848-1850.

Voici déjà un espace vécu un peu plus étendu que celui du commun, à une époque où les voyages sont rares parce que coûteux, fatigants et dangereux (les voyageurs sont armés, pour se prévenir contre de mauvaises rencontres). Le jeune René agrandit son espace personnel des récits que lui apportent les visiteurs, spécialement des récits les plus exotiques (les guerres que ces gentilshommes, qui sont aussi des soldats, ont menées en Allemagne). Pour le jeune René, il s'agit d'un espace reçu et non plus seulement d'un espace vécu : nous nous enrichissons de l'espace vécu des autres et nous nous l'approprions. Quel enfant n'a pas rêvé lorsqu'un proche lui raconte tel voyage lointain ou tel épisode de sa vie ? L'attention portée est d'autant plus forte dans les sociétés où, faute de télévision, les images exotiques sont rares.

En même temps, ce texte suggère clairement la liaison entre la condition sociale et l'espace vécu, porteur lui-même d'information : passer du commerce des bourgeois du village à la rencontre inopinée du gentilhomme qui se rend au Parlement de Bretagne à Rennes ouvre des perspectives qui sont à la fois spatiales et sociales.

Se pose alors la question du récit : comment rendre compte des pays lointains, des arbres dont on n'a jamais vu le feuillage, qui portent des fruits que l'on n'a jamais goûtés ? Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, le maître d'équipage Pierre Villeneuve, qui avait connu les pays exotiques, expliquait à Chateaubriand sur leur navire qui traversait l'Atlantique que : « le palmier était un grand chou, la robe d'un Indien celle de ma grand-mère, les chameaux ressemblaient à un âne bossu ». Les descriptions par suggestion et comparaison sont utilisées à cause de la rareté des images des pays lointains dans un monde sans photographie, sans télévision, sans ordinateur. Il y avait sans doute les rares illustrations des récits de voyages, grevés de maintes inexactitudes. Ces illustrations, surtout des gravures, nourrissaient l'imagination plus que les connaissances exactes.

### *Espace perçu selon le temps et le lieu*

L'espace des jeunes n'est pas celui des vieux. Celui des riches est plus étendu que celui des pauvres. À l'intérieur d'une société donnée, certains ont une expérience beaucoup plus ample sur un territoire beaucoup plus étendu [FRÉMONT, 1999]. En règle générale, plus on s'élève dans la condition sociale et plus l'espace vécu s'étend, parce que l'espace vécu s'élargit avec la mobilité et que la mobilité est fortement liée à la richesse.

Mais l'extension de l'espace vécu dépend aussi de l'appartenance à une profession spécifique dont la mobilité est la raison d'être : les marins qui ont bourlingué pendant des années sur toutes les mers ont leur propre géographie, faite d'escales, de lignes, des marchandises chargées et déchargées. Cette connaissance est en train de se restreindre avec l'emploi des containers : qui sait ce que recèlent ces boîtes ? Un marin grec expliquait devant nous à un villageois : « Où se trouve Dakar ? Tu prends la Méditerranée tout droit jusqu'au détroit de Gibraltar et puis tu tournes à gauche. »

Dans d'autres cas, cette connaissance est le fruit d'un genre de vie particulier.

Tel est le cas des pasteurs nomades, qui se déplacent avec leurs troupeaux à la recherche de pâturages dans les régions subdésertiques de l'Ancien Monde. Les pâturages apparaissent avec l'herbe qui pousse après la pluie, ou qui dans les montagnes devient accessible quand la neige se retire. L'espace familier des nomades est beaucoup plus étendu que celui des sédentaires : ces derniers se limitent au village et au bourg voisin, tandis que celui du nomade va de la montagne à la plaine littorale et du désert à ses marges lointaines. Cette connaissance d'itinéraires compliqués et changeants et la possession de moyens de transport (leurs montures) propres à franchir rapidement de grandes distances, a donné aux nomades au cours de l'histoire une puissance militaire et politique beaucoup plus considérable que celle qu'on pouvait attendre des effectifs restreints de leurs tribus. D'où les grands empires qu'ils dominèrent : ceux des Arabes, des Mongols, des Turcs, ou l'aventure des Mandchous, dont les hordes s'emparèrent au <sup>XVII</sup><sup>e</sup> siècle de l'immense et peuplée Chine.

Dans un tout autre registre, parmi les peuples appartenant à une diaspora, comme les Juifs, et à un moindre degré les Libanais, les Grecs, les Arméniens, les familles sont souvent disséminées sur des espaces très vastes, à cheval sur plusieurs continents. Très tôt par conséquent, les enfants ont une idée de la variété du monde, à une très vaste échelle, variété du monde qu'ils peuvent relier à la disposition dans l'espace de leurs cousins, leurs oncles, leur parenté. C'est aussi le cas des familles de travailleurs émigrés venus dans les pays industriels qui retournent régulièrement dans leur lieu d'origine à la faveur des vacances et qui bénéficient ainsi d'un espace vécu double, celui du pays d'origine et celui du pays d'accueil, celui de leur naissance et celui de leur travail. Cette connaissance favorise la spécialisation dans les activités d'échange et de commerce, liée à une géographie de réseaux.

Bien entendu, la précision de la connaissance décroît avec la distance. On connaît mieux ce qui nous est familier. Au-delà de notre horizon familier, la connaissance ne se fonde plus que partiellement sur l'expérience sensible.

## Géographie spontanée et géographie savante

Cette expérience première qu'on vient d'évoquer conduit à une géographie première, ou primitive, ou spontanée, ou brute, comme on parle d'art brut. Il s'agit d'une part d'une géographie enfantine, comme celle du jeune Sibérien décrit par Andreï Makine, mais aussi d'une géographie antérieure à la géographie savante, une géographie que tout un chacun porte en soi, sans la remettre en cause.

Cette géographie première ou spontanée est un mélange d'observations et d'idées reçues, de faits avérés et d'opinions aux fondements douteux. Il n'existe pas au sein de la géographie spontanée de démarcation nette entre la connaissance et le jugement de valeur. On pourrait croire que cette géographie spontanée est l'apanage de ceux qui ont peu voyagé, ou de ceux qui faute de formation adaptée n'ont qu'une information insuffisante. On constate au contraire qu'elle est répandue partout, même chez les grands voyageurs, et même chez les géographes professionnels.

### *De l'influence du climat*

Dans un recueil de textes intitulé *Ébène*, le journaliste polonais Ryszard Kapuscinski dresse de l'Afrique tropicale un portrait souvent convaincant et sensible, issu des réflexions qu'il a menées durant les quarante dernières années. Mais que penser de cette introduction ?

« Et enfin la découverte la plus importante : les hommes, les gens du pays, les indigènes. Étonnante la façon dont ils s'accordent à ce paysage, à cette lumière, à cette odeur ! Stupéfiante la manière dont l'homme et son environnement vivent en symbiose, forment un ensemble indissociable et harmonieux, s'identifient l'un à l'autre ! Incroyable, le degré d'intégration de chaque race à son paysage, à son climat ! C'est nous qui façonnons notre décor et c'est lui qui sculpte les traits de notre visage. »

Ryszard Kapuscinski, *Ébène*, Paris, Plon, 2000 (traduit du polonais).

C'est le premier contact d'un jeune journaliste polonais qui arrive à Accra au Ghana en 1957 et qui, écrit-il par ailleurs, en guise d'expérience tropicale antérieure n'a que les souvenirs très anciens de la boutique « Articles coloniaux et autres » de M. Kanzman, rue Percé à Pinsk, dans l'est de la Pologne d'avant-guerre, et aujourd'hui en Biélorussie.

On voit poindre dans ce texte l'idée d'une correspondance entre une race ou une société et un milieu naturel, idée très commune et très ancienne et qui a constitué un fil conducteur constant des réflexions de ceux qui s'intéressent aux relations entre l'homme et son milieu depuis l'Antiquité. La théorie des climats de Montesquieu en est peut-être l'expression la plus célèbre. C'est l'idée que le milieu naturel dans lequel nous vivons influence notre comportement et jusqu'à notre aspect physique. C'est une idée qui procède typiquement de la géographie spontanée, mais c'est aussi une idée qui court dans bien des ouvrages de géographie savante, sans que les auteurs en soient toujours conscients. On peut même la retrouver dans des manuels de géographie dont pourtant les auteurs, géographes patentés, devraient se tenir éloignés. Voici ce qu'écrivaient les auteurs d'un manuel de la classe de 3<sup>e</sup> à propos du climat de la Grèce :

« Le climat très varié de la Grèce a contribué à développer chez les Grecs les facultés les plus diverses : il a éveillé leur intelligence naturellement vive, fine et curieuse ; les images de leur esprit, les conceptions même les plus abstraites, ont pris forme plastique, des lignes nettes, des contours arrêtés ; c'est l'éclat radieux de la lumière qui a fait d'eux un peuple d'artistes, doué d'un sentiment exquis de la mesure et de l'harmonie. »

A. Gibert et G. Turlot, *L'Europe, Classe de 3<sup>e</sup>*, 1937.

Étonnante affirmation : y aurait-il des climats qui rendent intelligent et à l'opposé des climats qui rendent stupide ? Et les circonstances historiques ne seraient-elles pour rien dans l'écllosion d'un art grec, qui se situe dans l'Antiquité classique ? Ces géographes ne le disent pas. Concluons que des géographes patentés ne doivent pas être crus sur parole.

### *Les idées reçues*

Dans cette géographie spontanée se mêlent le juste et le faux, en proportion variable, comme dans beaucoup d'idées reçues. Car il est bien vrai par exemple que posséder une peau noire ou simplement brune est un facteur qui permet d'affronter avec moins de risques médicaux les rayons solaires. Inversement, les plages australiennes sont flanquées d'officines médicales spécialisées dans les cancers de la peau, auxquels les populations à teint clair en provenance de l'Europe du Nord sont sensibles. Mais c'est une idée dangereuse car elle conduit à penser que les Blancs sont incapables du moindre effort physique sous les tropiques et qu'il faut donc importer des travailleurs en provenance d'autres régions tropicales, ce qui conduisait à justifier tous les abus, au premier rang desquels le travail forcé dans les colonies et l'importation de main-d'œuvre servile. Dans son livre *Les pays tropicaux*, dont la première édition paraît en 1947, le géographe Pierre Gourou s'attache à démontrer à travers l'exemple des coupeurs de canne britanniques du Queensland australien, qui constituent les seules populations issues de l'Europe du Nord à travailler à des travaux de force dans les tropiques humides, que les populations blanches sont tout à fait capables d'efforts physiques dans les pays chauds. Il insiste lourdement sur cet exemple parce qu'il lui paraît nécessaire de contester ou de relativiser l'idée selon laquelle les populations originaires des pays tempérés seraient inaptes aux travaux physiques dans les latitudes tropicales.

L'évolution historique a conduit à construire une géographie savante parfois à partir de la géographie spontanée, non sans difficultés et souvent en opposition à cette dernière : il est difficile de faire admettre que la Terre tourne autour du Soleil, quand dans toutes les langues et sur tous les continents, on dit communément que le Soleil se lève, puis se couche, et que l'observation commune conduit à penser que c'est lui qui se meut autour de la Terre. Lorsque les Grecs démontrèrent la rotondité de la Terre, ils allaient à coup sûr contre l'opinion générale issue des observations les plus simples. De même, dans un autre registre de la géographie spontanée, le registre météorologique, il est malaisé de discerner, dans le florilège des dictons à usage des jardiniers, ce qui relève d'une judicieuse observation et ce qui relève d'une astrologie qui n'a rien à faire dans le cortège des sciences.

## **Le retour du sensible**

La démarche de la géographie scientifique classique est fondée sur l'idée qu'il faut refouler le sensible, les sentiments, les émotions, qui introduisent des biais nuisibles à l'objectivité. Une tendance contemporaine vise à les réhabiliter et à considérer qu'on peut les introduire comme une composante des enquêtes et de la démarche scientifique. Les personnes enquêtées expriment leur ressenti et le géographe lui-même, dans son travail de recherche dès qu'il s'agit de géographie humaine, doit tenir compte de ses propres partis pris.

La géographie qui se qualifie de post-moderne retourne aujourd'hui vers notre géographie spontanée, autrement dit vers nos réactions individuelles. À côté de la démarche classique qui consiste à tenir à distance le sensible parce qu'il peut déformer nos observations, émerge une géographie qui se soucie de l'individu dans toutes ses caractéristiques, celles de sa vie quotidienne, de ses émotions et sentiments. Une géographie qui dans cette perspective met en évidence le vécu des femmes par

rapport à celui des hommes. Une géographie qui prend pour objet la littérature et l'art : on a pu montrer que les tableaux de Gauguin sont passibles d'une étude géographique [STASZAK, 2003].

Le géographe est-il bien armé pour emprunter cette voie, qui jusqu'à aujourd'hui est plutôt celle des ethnologues, des psychologues ou des sociologues ? La question est posée. Les limites entre la géographie et les sciences voisines deviennent plus perméables. Et aussi les limites entre géographie et littérature : doit-on se recommander de la géographie pour exprimer ses émotions ?

## Le paysage : de l'observation à la construction scientifique

Le paysage constitue lui aussi un outil du géographe, fondé lui aussi sur une approche personnelle de ce qui nous entoure.

Le paysage, nous dit le dictionnaire *Littre*, est « l'étendue de pays que l'on voit d'un seul point de vue ». Il s'agit donc d'un terme très général auquel il est difficile d'accoler une définition de type scientifique. Il n'appartient à personne. Initialement, il a plutôt une connotation artistique. C'est l'affaire du peintre, de l'architecte, de l'écrivain. Historiquement, le paysage, qu'on représente très tôt dans la peinture chinoise, est apparu au XVI<sup>e</sup> siècle en Europe comme une étendue pittoresque, c'est-à-dire au sens premier digne d'être peinte. Progressivement, le paysage, utilisé au début comme un plan lointain pour une scène mythologique ou religieuse, passe au premier plan.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, le paysage, en tant qu'objet digne d'être admiré et représenté, a connu sa grande fortune avec le romantisme. Le paysage, c'est le moi devant la nature et le mouvement romantique a trouvé devant le paysage, objet que l'observateur s'approprie, des correspondances avec les sentiments et les émotions qu'il éprouve. On assimile alors, dans une certaine mesure, le paysage et le spectacle de la nature, ou même le paysage et la nature elle-même.

La fortune du paysage fut d'autant plus rapide et complète au XIX<sup>e</sup> siècle qu'elle est contemporaine du développement du tourisme et d'un procédé de représentation : la photographie.

## Le paysage des géographes

### *Le paysage au cœur de la géographie*

Il n'y a pas de contradiction entre le paysage des peintres, celui des touristes et le paysage des géographes. D'ailleurs, Cézanne disait que pour peindre le paysage de la Sainte-Victoire de façon satisfaisante, il avait besoin d'en connaître les assises géologiques.

Mais le mot paysage a plusieurs sens. Le sens premier est celui d'une étendue qui s'offre à l'observation, à partir d'un point choisi. Ce sens premier conduit à l'analyse des composants de ce paysage, des formes qui le constituent : on le divise en plans et, plan après plan, on va des grandes lignes, comme la nature du relief, la végétation, les traces de l'occupation par l'homme, aux détails, comme les limites des champs,

la forme et la nature des arbres, l'habitat. Naturellement, l'observation n'est pas de même échelle pour le premier et le dernier plan. Cette analyse du paysage suppose qu'on puisse raccorder les formes qu'on observe avec des objets réels appartenant à des catégories reconnues : telle forme de toit est recouverte de tel type de tuile qui porte un nom précis dans le langage des couvreurs. Le géographe répond en somme en regardant le paysage à la question : qu'est-ce que je suis en train de voir ?

Le sens second du mot paysage se réfère à la représentation du réel. Lorsqu'on parle des paysages de la côte normande, on se réfère à des lieux précis, qu'on peut localiser sur une carte, de points de vue qu'on peut retrouver sur le terrain. Eugène Boudin (1824-1898), né à Honfleur et précurseur des impressionnistes, peignit beaucoup de paysages de sa province natale : marines, scènes de plage, vues de ports. On pourra sans doute, parce qu'il s'attache à dépeindre avec fidélité une réalité qu'il observe, se servir des tableaux de Boudin pour avoir une idée des débuts du tourisme balnéaire sur les côtes de la Manche, mais on observe la réalité à travers un filtre, celui du peintre qui lui-même voit et représente comme on voyait et représentait à son époque.

Il existe des géographes qui s'attachent au paysage en tant que représentation et cette curiosité est tout à fait légitime. On a pu ainsi étudier le paysage de la côte bourguignonne à travers la perception qu'en ont et qu'en ont eu les différentes catégories sociales intéressées depuis trois siècles.

Ce n'est pourtant pas cet examen indirect du paysage à travers les yeux des uns et des autres que nous retiendrons ici, mais le paysage en tant qu'outil d'analyse du réel, du terrain comme on dit parfois.

Le paysage occupe dans la géographie moderne une place étrange à la fois centrale et contestée. La géographie s'est appropriée le paysage au XX<sup>e</sup> siècle, à un moment où il envahissait la littérature et la peinture.

Les géographes ont pendant longtemps défini la géographie comme une description et une explication raisonnée des paysages. Max Sorre n'hésitait pas à écrire : « nous dirions volontiers que toute la géographie est dans l'étude du paysage ». Pierre Gourou est aussi affirmatif. Les premières lignes de *Pour une géographie humaine* [1973] énoncent : « ce qui, dans le paysage tient à l'intervention de l'homme : tel est le premier objectif de la géographie humaine ».

Beaucoup plus près de nous, le paysage est toujours sollicité. C'est ainsi que dans une série de films scientifiques, Philippe Pinchemel et Jean-Louis Tissier ont traité successivement de l'anatomie, puis de la physiologie et enfin de la pathologie du paysage, montrant par l'usage de la métaphore médicale la richesse de la notion et la possibilité d'en dépasser la simple description à condition de recourir à la vision aérienne.

Le paysage convenait aux géographes dans la mesure où il représentait une combinaison de formes et où ils voyaient dans la géographie une morphologie, c'est-à-dire un discours sur les formes. Prenons pour illustrer ce propos la notion de paysage agraire. Si l'on suit les géographes de la période classique, les paysages agraires, notion plus restrictive que celle de paysages ruraux, ont pu se résumer aux champs cultivés avec leur densité par rapport à l'étendue dans laquelle ils s'inscrivent, leurs tracés, leurs clôtures, leur utilisation par l'agriculture. Il s'agissait plus d'une étude des aménagements agraires que des paysages. Le mot de paysage était choisi par commodité. Il n'avait pas le contenu d'étendue visible à partir d'un point de vue, qu'on lui donne

communément. Le paysage agraire ainsi conçu était simplement la forme visible des aménagements agraires.

Le paysage convenait aussi aux géographes parce qu'il constituait un moyen pour aborder la nature, à un moment où la géographie était considérée comme une science naturelle. Que ce paysage soit rural ou urbain, ou plus encore s'il rendait compte d'un lieu où la marque de l'homme était imperceptible (désert chaud, étendues proches des pôles, haute montagne), la nature y était toujours présente.

Mais le paysage convenait aussi aux géographes parce qu'il leur apparaissait comme un objet synthétique, ou bien, comme ils aimaient à le dire, comme une combinaison. Ils se représentaient la géographie comme une « science de synthèse » et dans ce cadre le paysage était une illustration de cette synthèse : on voyait d'un même coup d'œil des cultures de céréales, des troupeaux, des bâtiments de fermes avec les matériaux de construction des murs et la forme des toits. Et on pouvait élaborer des hypothèses sur les relations entre ces formes de nature diverse.

Il leur convenait enfin parce que le paysage illustrait ce qu'ils dénommaient le terrain. Les géographes ont, en effet, toujours été attachés au contact direct avec le concret. En ce sens, le terrain s'oppose aux livres, aux statistiques, aux grimoires de toute sorte. Il y a toujours eu chez les géographes un côté coureur de brousse, par le biais duquel ils détonnent chez les littéraires avec lesquels ils voisinent le plus souvent dans les universités. Et certains ne sont pas loin de penser que rien ne vaut le contact direct avec le terrain et que l'œil exercé peut y saisir des faits qui ne sont pas représentés sur la carte, ni inscrits dans le livre. Les études de géographie comportaient et comportent encore dans une certaine mesure des excursions sur le terrain à l'occasion desquelles les étudiants rentrent en contact avec les paysages avec l'idée, naïve sans doute, que le terrain ne ment pas, alors que nous abordons le terrain et le paysage avec les *a priori* que nous portons en nous.

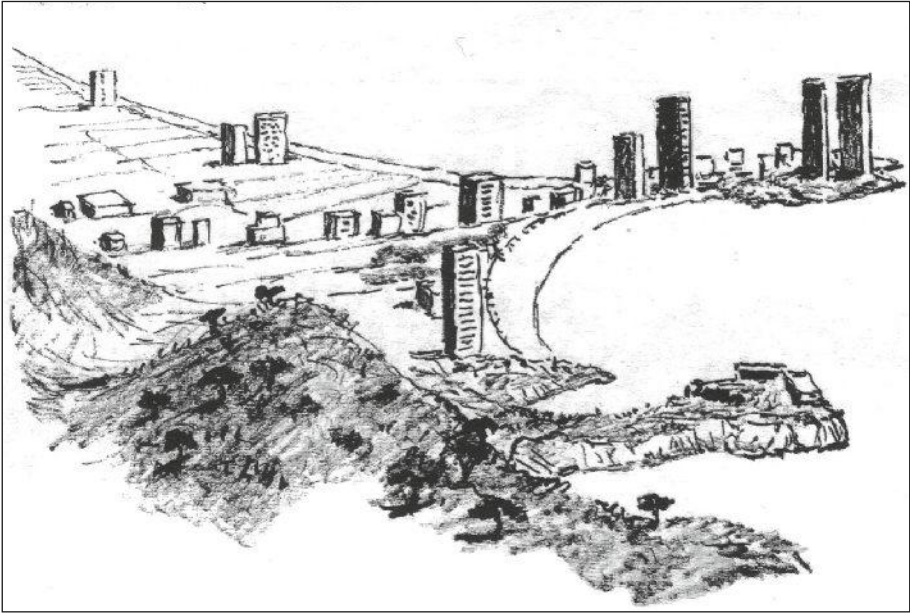
C'est cette vision ingénue qu'exprimait en 1901 un des premiers disciples de Vidal de La Blache, Édouard Ardaillon : « Rien ne vaut l'étude directe des phénomènes sur le terrain. L'observateur exercé peut y saisir des rapports multiples entre les facteurs physiques et l'homme, qui échappent à la description par le livre ou à la représentation par la carte. »

### *De l'observation à la généralisation*

La première application en France de l'étude des paysages porta sur les paysages agraires, à une époque où agraire et rural étaient des termes à peu près synonymes. L'étude, la description, le classement raisonné des paysages agraires ont alors joui d'une grande faveur.

C'est que la société française était restée encore rurale de manière prédominante. On y distinguait trois grands types de ces paysages : les champs ouverts du nord-est ou *openfield*, les bocages de l'Ouest et les paysages morcelés de la région méditerranéenne. Cette sorte de division première présentait beaucoup d'avantages : elle introduisait à des civilisations agraires sous-jacentes par rapport aux divisions politiques. De surcroît, ces divisions se prolongeaient hors de nos frontières : voici qu'on retrouvait le bocage dans tous les finistères de l'Europe atlantique, depuis la Galice jusqu'à l'Écosse ; voici que l'*openfield* se prolongeait dans les pays germaniques, puis dans les pays slaves bien au-delà de nos frontières de l'est ; voici que la mosaïque

méditerranéenne franchissait nos confins vers l'Italie ou l'Espagne. Par-delà les vicissitudes politiques qui avaient amené le dessin des frontières, les géographes, suivis d'ailleurs par les historiens qui leur emboîtèrent le pas avec enthousiasme, retrouvaient là les fondements de vieilles civilisations agraires dont on ne savait trop quand elles s'étaient installées : Roger Dion mettait sous le patronage de Tacite son *Essai sur la formation du paysage rural français*.



**Figure 1.1 Transformation du paysage littoral au sud de Valence (Espagne) en 1974 (par Pierre Deffontaines)**

Des cordons littoraux sableux s'appuient sur des caps rocheux comme celui au premier plan. En arrière, la plaine littorale est couverte d'orangers. Mais le tourisme balnéaire commence à bétonner le paysage agraire : des tours viennent se planter au milieu des orangers.

Source : Pierre Deffontaines, 1980, *Petit Guide du voyageur actif*, Paris, Presses d'Île-de-France.

L'étude des paysages agraires fournissait la première grande leçon de géographie culturelle, qu'on appelait plus simplement alors géographie humaine. On ne pouvait en effet manquer de remarquer que si parfois les soubassements géologiques soulignaient les limites entre le bocage et l'*openfield*, comme dans la plaine de Caen en Normandie, parfois aussi cette correspondance faisait défaut. Les frontières des paysages agraires étaient, pensait-on, des frontières de civilisations. Et Roger Dion pouvait affirmer que les structures agraires étaient le fruit non pas des conditions locales, mais de « la volonté, consciente ou non, de répéter indéfiniment sur de vastes territoires qui débordent largement le cadre de nos régions naturelles, l'application d'une seule et même formule d'aménagement ». Roger Dion rencontrait donc un paysage construit : « le plan arrêté d'avance avant tout examen des conditions physiques



locales, s'est indifféremment imprimé sur toutes les variétés de terrains que peuvent offrir nos plaines et nos plateaux ».

On remarquera que ces paysages ruraux, tels que les décrit Roger Dion, ne sont plus des paysages uniques. Il ne s'agit plus d'un paysage donné observé à partir d'un point de vue donné, identifiable. La notion de paysage d'*openfield* ou de paysage de bocage suppose qu'on ait généralisé à partir d'observations partielles convergentes et extrait des caractères communs pour aboutir à un idéal type constitué et défini.

### *Le paysage contesté*

Cette place royale du paysage dans la géographie a pourtant été fortement contestée. Une des premières raisons évoquées à l'appui de cette contestation est l'idée que si l'on s'en tient au paysage, on s'en tient aux apparences, à la surface des choses, alors qu'une réalité tout autre se dissimule derrière ces apparences.

Jean Tricart interroge au moyen d'une métaphore : « Qu'est l'anatomie en médecine ? » Il veut par là récuser le recours au paysage, avec l'idée que le paysage est un trompe-l'œil, que la vérité se trouve derrière, et que le géographe doit débusquer cette vérité que le paysage lui dissimule. Loin d'être une voie de la recherche, il leur apparaît comme un obstacle, un faux-semblant, auquel il ne faut pas se laisser prendre.

À l'appui de cette contestation vient une autre idée, l'idée qu'il n'existe pas de paysage en soi, que c'est une illusion de croire qu'en s'attachant à un paysage, on s'approche du réel. On dit, en effet, qu'un paysage reflète le point de vue de celui qui regarde et ce point de vue est subjectif. Placés devant le même paysage, le peintre, l'architecte, l'agronome, le géographe n'en font pas la même lecture. Chacun arrive devant le paysage muni d'un viatique où figurent aussi bien son histoire personnelle, les dispositions psychologiques du moment, le savoir-faire et le savoir-regarder professionnels. Où se trouve alors le réel ?

Autrement dit, pour les tenants de cette idée, le paysage est d'abord un regard et ils soulignent qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, quand en Angleterre particulièrement survint une mode des paysages, les amateurs de paysages recherchèrent dans la contemplation de la nature des images conformes à ce qu'ils avaient vu sur des lithographies. Les riches Anglais faisaient le voyage de la Suisse pour retrouver les paysages de sommets englacés, de bois et de cascades qui les avaient séduits dans les livres ou sur les aquarelles accrochées aux cimaises de leurs châteaux.

Enfin, en insistant sur le paysage, le géographe prenait le risque de ne considérer que l'immobile, de faire fi du mouvement. De se limiter à « l'ordre éternel des champs ». Et il est vrai que les formes qui, dans les paysages, témoignent des dynamismes ne sont pas faciles à déceler. Elles existent pourtant et les agronomes sont sensibles aux traits de la végétation qui témoignent d'un abandon ou au contraire d'un défrichement.

Il y avait sans doute quelque exagération et un parti pris contestable à limiter la géographie à l'étude des paysages, mais faut-il croire ceux qui pensent que le paysage est obligatoirement la source de méprises ? Au demeurant, ceux-là mêmes qui doutent de la pertinence du paysage pour fonder un discours scientifique s'accordent pour dire qu'il est souvent indispensable, comme point de départ de la démarche de recherche, comme observation initiale.

On a donc soutenu que le paysage n'est qu'un point de vue, qu'il est éminemment subjectif. Et que c'est faire preuve de beaucoup de naïveté de confondre le paysage avec le réel. Voilà une opinion qui n'est guère partagée par les autorités militaires qui, sur les photos aériennes, camouflent et caviardent des bâtiments publics, des aérodromes, des fortifications. Si la photographie ne peut refléter qu'un point de vue subjectif, pourquoi des avions-espions ? L'espionnage passe par le regard et par la photographie discrète provenant de l'appareil miniaturisé. Et la peur de l'espion passe par la crainte du regard étranger et de la diffusion de la photo. Combien de géographes travaillant dans des pays peu démocratiques se sont retrouvés au poste de police parce qu'on les avait vus en possession d'une photo aérienne ? Inversement, c'est un signe de démocratie que le libre accès à la carte à grande échelle, à la photo aérienne et à l'image satellitaire.

À vrai dire, il faut creuser le contenu du paysage des géographes, et surtout éviter de se méprendre sur son statut. Le paysage convient bien à une géographie qui se définit comme une étude de la marque concrète laissée par les sociétés humaines à la surface de la terre. Mais il y a aussi des géographies sans paysage.

### *Le paysage inutile*

Il existe des secteurs entiers de la géographie qui sont reconnus comme parfaitement légitimes par l'ensemble des géographes et où le recours au paysage n'est d'aucun secours. Tel le grand secteur des flux, flux de personnes, flux de marchandises, flux d'informations. Tout le monde conviendra que les transports aériens ont pris une importance considérable dans le monde contemporain. Peut-on cependant réduire une étude des transports aériens aux paysages des aéroports et aux traces nuageuses laissées par les avions dans le ciel ? Ce qui ne signifie pas que la question de l'inscription des aéroports dans l'espace d'une agglomération soit sans intérêt : la question de la localisation d'un troisième aéroport dans l'agglomération parisienne ou d'un second aéroport dans l'agglomération nantaise soulève des passions dans lesquelles le regard du géographe et ses interrogations sont parfaitement justifiés. De même, la construction, dans des îles grecques de petite taille telles Santorin ou Skiathos, de pistes accessibles aux long-courriers change considérablement la géographie de ces îles et leur fréquentation.

Mais l'interrogation du géographe ne peut pas se limiter à cette question d'aménagement local, aussi bien pour la région parisienne que pour les îles grecques. Il doit nécessairement mesurer les flux, noter les destinations et provenances, voir aussi les conséquences de ces flux sur le fonctionnement des espaces concernés.

En terme de géographie des transports, l'éclatement de l'URSS en autant d'États qu'elle contenait de républiques a suscité la création en Asie centrale de réseaux aériens nationaux orientés très diversement par rapport aux réseaux régionaux de l'ex-URSS. Et pourtant, le seul changement visible dans les aéroports est celui de la peinture des avions et du nom des compagnies aériennes.

Dans la même région, la nouvelle orientation des flux de marchandises fait apparaître sur les marchés des produits provenant de Turquie, d'Iran, de Chine et sur les routes des camions immatriculés dans ces pays. Cependant, si l'on veut évaluer l'importance de ces trafics et leurs destinations, leur importance dans l'organisation de l'espace, le paysage nous dit bien peu de chose.

Le paysage n'est pas plus bavard dans le domaine de la géographie de la population, dès qu'on quitte les effets concrets des densités pour chercher les conséquences géographiques des structures par âge ou des comportements en matière de fécondité ou encore en géographie de la santé. Si l'on s'attache à une étude de la répartition spatiale des causes de la mortalité en France, le paysage ne nous est d'aucun secours. Globalement, l'analyse spatiale, telle qu'on la définira plus loin, qui considère l'espace comme une étendue uniforme dans laquelle par convention on fait abstraction des aspérités de toute sorte, n'a que faire du paysage.

Parler d'espace au sens de l'analyse spatiale, c'est faire abstraction du paysage. Soit un gros établissement industriel de construction automobile. Le paysage visible nous renseigne sur les conséquences de son implantation dans son environnement proche, peut-être même sur les flux journaliers de travailleurs qu'il provoque, bien visibles sur les voies d'accès. Mais il ne nous dit rien sur la nature de ses approvisionnements, sur ses liens financiers nationaux et internationaux. Or nous savons bien par ailleurs, en ces temps de mondialisation, que la fermeture d'un gros établissement industriel peut dépendre d'une prise de participation financière survenue à l'autre bout du monde.

En d'autres termes, le paysage nous renseigne sur les faits de proximité, mais dit peu de chose sur les liaisons lointaines. Toutefois, en s'aventurant dans les champs de l'économie (et dans d'autres cas de la sociologie ou de l'anthropologie), le géographe change aussi de méthode. C'est le recours aux statistiques qui s'impose, ainsi qu'aux techniques mathématiques afférentes, et le résultat est une carte où apparaissent des régularités et ce qu'on peut appeler un ordre dans l'espace. À ce point, les formes dont le géographe se soucie ne sont plus celles qui lui apparaissent dans le paysage, mais celles qui lui apparaissent sur la carte.

### *Le paysage menteur*

L'examen du paysage trouve son intérêt dans la confrontation avec les explications fournies au cours d'enquêtes par les responsables locaux et plus largement aux habitants concernés auxquels on peut poser les questions que nous a suggérées le paysage. Encore faut-il que les responsables soient disposés à parler. Or, dans des pays de régime totalitaire, les questions que le géographe est amené à poser ne sont pas toujours les bienvenues. Elles dérangent. Elles soulignent les contradictions entre le discours et ce qu'on peut observer. Tel était le cas avant 1990 dans l'Europe de l'Est. En 1991, les régimes communistes sont tombés et les bouches se sont déliées. Quelques années auparavant, il était beaucoup plus difficile d'obtenir des informations dans une ambiance de régime totalitaire.

Dans un pays de régime autoritaire en effet, tous ceux qui sont investis d'un pouvoir, comme ceux qui n'en ont aucun, les uns et les autres, mus par la crainte, visent d'abord à se protéger en collant au discours officiel. Dans de tels cas, en effet, la seule possibilité de vérifier les dires officiels est de les confronter avec les observations sur le terrain. C'est bien pourquoi, dans de tels régimes, on cherche à limiter les contacts des enquêteurs étrangers avec le paysage et plus généralement avec le terrain. Bien des scientifiques, y compris géographes, s'y sont laissé prendre. Dans l'Union soviétique, avant 1990, un voyage officiel d'un géographe occidental sur le terrain comprenait bien plus d'heures passées en banquets officiels ou conversations

de bureau que de contacts avec le terrain et les paysages. Dans la Chine communiste, on ne montrait aux étrangers que quelques dizaines de communes populaires, triées sur le volet, préparées à cette fin pour jouer le rôle de vitrine du régime. Il était exclu que le visiteur étranger puisse en visiter d'autres. Le risque était alors que l'on tint pour représentatif de l'ensemble ce qui n'était qu'un montage destiné à donner une image favorable.

Le paysage est révélateur pour qui sait le lire et qui n'est pas aveuglé par le parti pris idéologique. Pendant et après la Révolution culturelle chinoise, des cohortes de maoïstes occidentaux ont été promenés dans les communes chinoises et ont été heureux de gober ce qu'on leur racontait, incapables de « mettre en accusation le paysage » comme le réclame le géographe Pierre Gourou, pour des raisons d'insuffisance dans leurs connaissances et de suffisance idéologique. Pire, tous ceux qui se sont laissé abuser n'étaient pas des zéloteurs du maoïsme, mais simplement des naïfs.

Dans le même temps, d'autres études, réalisées à partir de l'extérieur de la Chine, en utilisant la presse ou l'écoute des radios chinoises, donnaient une image bien plus convaincante de la réalité du pays, parce que fondée sur une connaissance approfondie de la civilisation et de la langue, et non pas sur la propagande distillée dans les voyages officiels.

L'inventeur du paysage trompeur est peut-être Potemkine (1739-1791), ministre et gouverneur de l'Ukraine sous l'impératrice Catherine de Russie. Il avait imaginé de disposer le long de la route que devait suivre l'impératrice, lors d'une visite de ses nouvelles provinces du sud, des villages postiches peuplés de paysans endimanchés manifestant un enthousiasme de commande. Potemkine a ensuite fait beaucoup d'émules. Au géographe de discerner ce qu'un paysage peut avoir de factice. À lui d'avoir, en face d'un paysage, une attitude de détective. Le regard du détective n'est pas un regard naïf. Il en est même le contraire. Le détective est extrêmement attentif aux détails et sait précisément ce qu'est un paysage normal, c'est-à-dire conforme à une norme. À lui de relever du premier coup d'œil ce qui déroge et ce qui dérange.

Le contact avec le paysage ne constitue donc pas en soi une garantie d'objectivité. Dans ce domaine, n'allons pas limiter l'intérêt du paysage aux pays plus ou moins lointains, affligés d'un régime autoritaire, sinon dictatorial. Le recours au paysage est parfaitement adapté aux espaces marginaux en lisière de la ville. La moitié nord de l'île de Chatou, c'est-à-dire la partie de cette île qui se trouve au nord du golf de l'île Fleurie, sur le territoire de la commune de Carrières-sur-Seine, dans un méandre de la Seine à l'ouest de Paris, est bienveillante à ceux qui « brûlent des voitures pour arnaquer les assurances et carbonisent des câbles électriques volés pour récupérer le cuivre » (J. Gardin). Ce ne sont sûrement pas les bulletins municipaux, ni les entretiens avec les élus, qui vont nous en informer. Le paysage est plus bavard, qui nous suggère même une liaison possible entre les câbles carbonisés et un centre de recherche voisin d'EDF ! C'est du moins ce qui viendrait à l'esprit du détective.

## D'autres regards

### *Paysages et pratiques : le regard de l'agronome*

Ce sont sans doute les agronomes qui ont le mieux exploité dans leur propre perspective les possibilités de l'analyse des paysages. Bien souvent les géographes se retrouvent dans cette analyse.

Laissons la parole à Jean-Pierre Deffontaines, pour qui il s'agit de regarder pour comprendre :

« Regarder pour comprendre, il y a de quoi faire ! Pas de paysage sans regard. Beaucoup ne partagent plus ce point de vue ! Il sert à analyser les pratiques d'aujourd'hui et d'hier, car il est mémoire. Il sert également à segmenter les pays, à distinguer les terroirs. Associé aux images d'en haut, il révèle des organisations. Bref, il pose plus de questions qu'il n'en résout, mais il en pose de bonnes. »

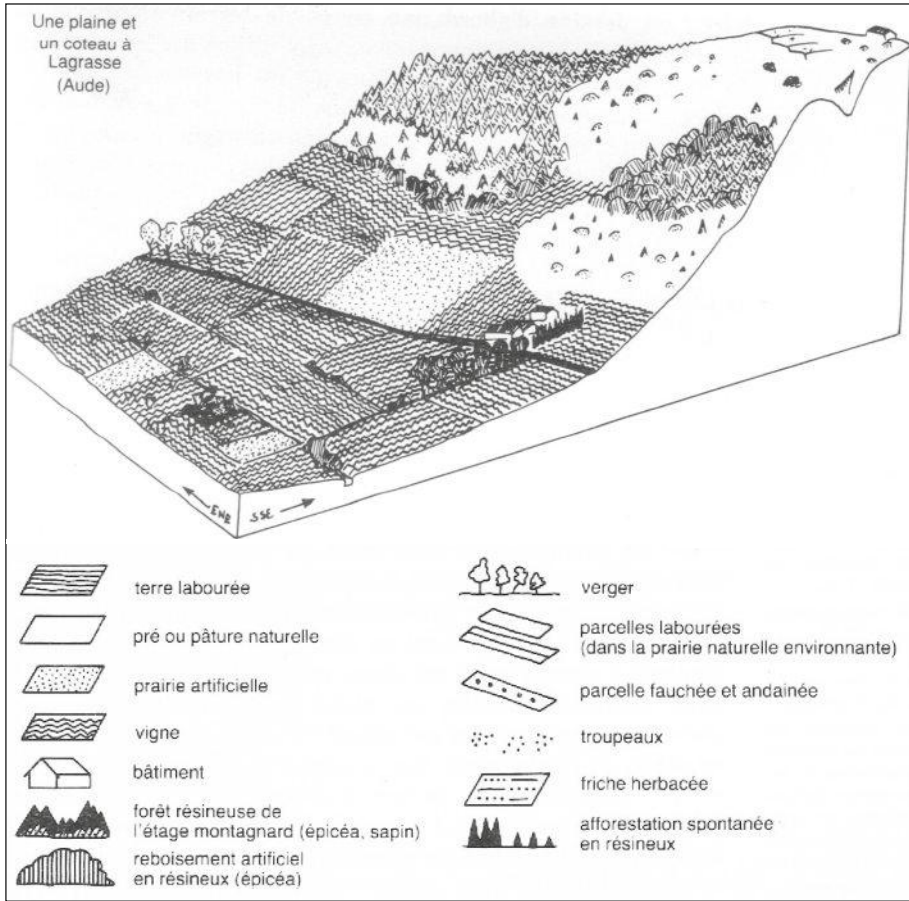
Jean-Pierre Deffontaines, *Les Sentiers d'un géoagronome*, Paris, Arguments, 1998.

À coup sûr, beaucoup de géographes souscriront à cette définition et à ce programme qu'on retrouve dans un guide pratique de recherche, intitulé lui aussi *Comprendre un paysage* [LIZET et DE RAVIGNAN, 1987].

Les paysages dont il est question ici sont des paysages ruraux marqués par l'activité agricole. Dans ces paysages ruraux, l'analyse porte sur les formes produites par les techniques agricoles. Par techniques agricoles on entend par exemple dans une région viticole : méthode de conduite d'une vigne, nature des cépages, écartement des ceps, taille des sarments, etc. Ces techniques sont reconnaissables par le regard de l'observateur compétent, parce qu'elles ont produit des formes : alignement, hauteur et taille des ceps, présence ou non de supports, mode des labours. En pays d'élevage, il peut s'agir de la forme et de la dimension des prairies, des clôtures (haies, fil de fer), de la composition des troupeaux, etc. Dans la plaine thessalienne en Grèce, J.-P. Deffontaines relevait dans les champs après labour la marque de façons culturelles trop hâtives, à la façon dont la terre est émietée, observation de détail provenant d'une connaissance intime des travaux agricoles.

Deffontaines a choisi pour appuyer sa démonstration ce qu'on peut appeler un paysage difficile, celui de la Pampa argentine. Difficile parce que le géographe n'y retrouve pas ce qu'il cherche habituellement, de la différenciation spatiale : tout y est monotone. Pas de relief et des paysages inchangés sur des surfaces très étendues. Pourtant, dans ce cadre peu favorable, il montre que le chercheur peut choisir des indicateurs visuels.

Ces caractères apparents renvoient d'une part à ce qu'il appelle le terrain et d'autre part les pratiques d'élevage. D'abord ce sont les objets constitutifs de la structure agraire : la taille des parcelles et la différence dans leur couverture végétale, les bouquets d'arbres qui signalent les bâtiments d'exploitation, les éoliennes qui pompent l'eau pour les abreuvoirs, les dispositifs de contention pour traiter, soigner, marquer les animaux. Ensuite, ce sont les troupeaux : leur densité, leur composition par sexe, par âge, par race bovine.



**Figure 1.2 Un paysage vu par un agronome**

Une vallée (une plaine et un coteau à Lagrasse dans l'Aude) traitée en bloc-diagramme par des agronomes. L'agronome note les cultures (ici la vigne), la focalisation de l'habitat, le mélange de résineux et de garrigue sur le haut des pentes, une bergerie au sommet.

Source : LIZET et RAVIGNAN, 1987.

Un autre agronome, Hubert Cochet, montre comment la crise sociale des campagnes d'un pays africain est visible à travers une étude des paysages et comment le paysage peut être à la fois le point de départ de l'étude et la référence concrète à laquelle on confronte les autres observations :

« Le paysage agraire peut être assimilé à un grand livre ouvert à la dernière page et dont on chercherait à feuilleter les pages précédentes. Le problème principal est que ces pages sont le plus souvent collées les unes aux autres, si bien que le tout nous apparaît comme un ensemble de voiles se recouvrant partiellement ou totalement. »

Hubert Cochet, *Crises et révolutions agricoles au Burundi*, Paris, INAPG, Karthala, 2001.